

CAHIER 1

*Septembre 1954*

Tout mot ou expression en italiques suivi d'un astérisque est en français dans le texte.

Tout mot illisible ou raturé est représenté par le signe —; toute phrase ou expression raturée et tout texte manquant sont représentés par le signe —————.

Les notes sont rassemblées en fin de volume.

*23 septembre*

un nouveau jour est arrivé  
plein de soleil et d'ombres  
un nouveau jour est arrivé  
à s'enliser dans mon illustre source profonde  
le nouveau jour est modelé  
et morne  
jour sans souffle ni joie  
c'est un samedi vert broyé  
dans le néant  
c'est un samedi défait sur le versant du vide.

Conversation à une table du Jockey Club entre un peintre célèbre, un peintre débutant, un poète mûr, un poète débutant et un passionné de psychanalyse. Sujet : l'obsession de la petite culotte.

Le poète mûr — Je connais un sadique qui se pourléchait de plaisir en enlevant les petites culottes de sa femme.

L'amateur de psychanalyse — C'est un cas à part. Je sais que les femmes adorent qu'on leur déchire ce linge, mais toujours en évitant d'employer la force grossière, toujours en procédant avec douceur.

Le poète mûr — Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr, c'est que les petites culottes m'obsèdent.

L'amateur de psychanalyse — Vous devez sûrement garder les petites culottes de vos maîtresses successives.

Le peintre célèbre — Oui, mais avant ça, il les lave, il les repasse, et il les trie en différentes piles selon la couleur : rose, bleu, blanc, etc. (Rire général, le passionné de psychanalyse se lève avec empressement et s'éloigne, l'air cérémonieux.)

Le poète mûr — Ça a dû l'exciter.

Le peintre célèbre — Oui, parce que pour lui le mot « petite culotte » est synonyme « d'aller uriner ». Bon, je suis désolé pour le carrelage, on dit qu'il ne calcule plus bien où il vise depuis qu'on lui en a découvert dans les reins.

(Rire général.)

Retour du passionné de psychanalyse : le peintre célèbre lui demande, en lui tapotant l'épaule — Et comment ça va ?

Le passionné de psychanalyse ne répond pas.

Le sujet continue de tourner.

Mais nous nous représentons l'avenir comme un reflet du présent projeté dans un espace vide, tandis qu'il est le résultat, souvent tout prochain, de causes qui nous échappent pour la plupart.

*La Prisonnière*

Preuve soudaine de l'impossibilité de figer quoi que ce soit.

Proust décrit les odieuses machinations du couple Verdurin pour séparer Morel du baron de Charlus. À ce moment-là, il est impossible d'accorder le moindre soupçon de bonté à ces êtres terrifiants dans leurs mensonges et leurs complots. Mais soudain, oh vie ! survient le malheur de Saniette, sa chute jusqu'à la plus complète misère matérielle. Je vois alors (comme si leurs âmes s'étaient entièrement retournées) deux personnes qui méditent avec désintéressement quant à la meilleure manière de venir en aide à leur malheureux ami. Je peux donc penser que ce sont de bonnes personnes ? Non, puisque je me souviens de la méchanceté et de l'injustice de leur acte antérieur (l'offense au baron de Charlus). Je peux penser que ce sont des personnes complètement perverses à cause de cette méchanceté ? Non, puisque le soutien discret apporté à Saniette révèle leur générosité... Et c'est comme ça pour tout et pour tout le monde !

*Oh, anges qui nous conçurent !  
Oh, démons qui accouchèrent de nous !*

qui a voulu s'arracher les yeux et les vendre pour un morceau malodorant d'encre sèche. Je suis la candeur vive qui se souvient d'être triste au milieu des rires, extraite véritablement par mille couteaux cruels.

Tard ? Il est déjà trop tard pour reprendre les larmes ? Et celles qui viennent de tomber, ne sont-elles pas le jus de ma revendication angoissée ? Non ! Mensonges ! Mensonges ! Ma sensibilité radine renifle les visages répugnants et calcule les possibilités de non-solitude qu'elle en obtiendra. Tomber ! Je suis en train de tomber ! Quand je ris, je ne sais pas pourquoi, je me sens impure. Quand je pleure, je ne sais pas pourquoi, je me sens moi-même et je me purifie. Comme je souffre ! Mon âme est un morceau amorphe, blanchâtre et larmoyant...

Je me révolte ! Je regarde ma chambre et je me révolte et j'ai peur. Peur de moi-même ! Peur de moi-même ! Je me parle doucement. Je sens que la vie (ma vie ! écoute bien, ma vie !) s'en va.

*24 septembre*

Un nouveau jour rempli de soleil. Je décolle ma fenêtre, et la luminosité entre dans la chambre. Lumière jaune et vitale. Elle me fait peur, avec ses désirs passagers. Elle ne m'accompagne pas dans les heures d'étude, elle ne me sourit pas dans mon enfermement salutaire ; bien au contraire ; elle m'appelle à ses côtés, vers la promenade matinale, remplie d'arbres et d'êtres qui marchent.

NÉANT

Appuyée contre trois coussins rouges et verts, elle calculait la moindre probabilité qu'elle aurait de pouvoir éviter les archétypes qui guettent tout être humain. La radio se penchait gentiment vers son oreille gauche en l'entremêlant des gémissements de Tristan et Isolde. Elle se demanda où elle voulait arriver. Elle ne le savait pas.

La plume à la main, elle se jetait en parachute mental vers les pages blanches et vides. Les possibilités d'aboutir à une graphie cohérente étaient infinitésimales, mais elle se dit en souriant que cela n'avait pas d'importance. La soprano criait Isooooolde! Elle effaça le mot de son front, tandis que la voix filait vers une phrase pleine de R roulés qui blessaient ses fibres auditives. Ils ressemblaient à une roue grossière qui emprisonnait sa sensibilité. Une étampe argentée versée dans le scaphandre introuvable mais nécessaire pour trouver le centre de son être, le moi passager.

De loin, de très loin, parvenaient les jappements d'un chien. Il lui vint l'idée de situer ce chien sur la cime d'une planète, Saturne, entourée de ses anneaux de feu (jaune). Les hurlements se rapprochaient, ce qui justifiait l'éloignement de la planète imaginée. À mesure que se rapproche ce que nous appelons communément le réel, s'éloigne (ou s'expulse) l'imagination. Vraiment, elle ne savait pas quoi préférer: le réel ou l'irréel. Dans l'un comme dans l'autre, elle se sentait triste. Elle laissa courir le fil plein d'espoir de son imagination, tandis qu'elle soupirait, inquisitive et à moitié résignée. Elle se demandait la valeur de cet instant, de cette photographie de son être, là, jetée sur le lit, à 14h, un 24 septembre 1954. Oh, saisir, attraper inmanquablement le moment entre ses mains, et l'enfermer, le cacher, le toucher, lui dire « tu es à moi »!

La vision d'un oiseau grisâtre se déhanchant humainement sur un front rouge, raviva son désir douloureux. L'oiseau est mon âme. L'oiseau ne se sent pas fort, il a peur de tomber, il ne sait pas s'élaner pour voler. Aide-le! Comment? Et pourquoi? Parce que c'est *ton* oiseau. Elle leva les yeux et sourit au dessin qui, collé au mur, représentait ce qu'elle voulait: l'oiseau inaugurant son vol.

La soprano émettait des cris pseudo-sauvages. Elle l'imagina perdue dans un labyrinthe asphyxiant, et ses cris: des appels au secours. Arrivée du ténor. Elle sourit. Non. La femme était saine et sauve. Le labyrinthe était seulement dans son esprit.

Quelques heures plus tard, elle se trouva assise sur une chaise. Elle alluma une cigarette, regardant désarmée la fumée qui s'échappait de ses lèvres. La chambre s'enfonçait lentement dans une pénombre grise contrebalancée par la lumière faible de la table de chevet. Elle entendait des voix et des bruits. Des enfants qui criaient. Des hommes qui riaient, et elle, que faisait-elle ? où était-elle ? Oh, sensation de vide intrinsèquement amorphe !

Oh langueur d'un dimanche de printemps ! Elle se souvint que c'était le premier dimanche du printemps. Cela me fait-il quelque chose de le savoir ? Oui. Un dimanche de printemps était une abstraction équivalant au néant vêtu de fleurs angoissées, de parfums douloureux, de soleil mauvais, tout cet ensemble de couleurs et de parfums qui, pendant les jours de la semaine, parvenaient en dansant romantiquement à sa perception, subissait une cruelle métamorphose. Comment et depuis quand haïssait-elle ce jour ? Elle ne le savait pas. Elle se souvenait que Dieu s'en était servi pour se reposer. Cette donnée entraînait avec elle une chaîne archaïque de cris fragmentés qui l'annulaient : Dieu, dimanche-repos, des êtres adorant Dieu depuis les origines, des cavernes préhistoriques, le devenir du temps, des angoisses à la lecture de Hegel, la sensation de n'être rien d'autre qu'un corpuscule rebelle dans le cosmos démesuré. Dimanche ! Sa chambre s'était enfoncée dans la pénombre tandis qu'elle élucubrait sur sa phobie dominicale. Elle se mit en colère. Elle ne pouvait jamais palper réellement le changement des lumières et des ombres des jours. C'était comme regarder une montre pour vérifier empiriquement la vitesse du temps. Et aussi comme ces veilles forcées auxquelles elle s'astreignait la nuit, pour recevoir le sommeil tout en restant réveillée et sentir par elle-même ce qu'était cette chose qu'on appelle dormir. Elle soupira, impuissante, avec la conscience de ne pas pouvoir déchiffrer ces mystères enclos dans des limites terribles. Elle tourna son visage vers la tombée de la nuit, sans rien chercher à savoir, sans s'enquérir de ce qu'il se passait dans son âme démoniaque. L'image de l'homme qu'elle imaginait aimer se fixa aux rideaux de la fenêtre. La vision était cinématographique.

Les motifs du tissu rappelaient les frises de Matisse, si fraîches, si fougueuses, et au centre : son visage à lui, tendu et vibrant, qui lui apparaissait en plus comme un masque oriental très très ancien, plein de pouvoirs magiques et de menaces terribles, le visage de l'homme qu'elle croyait aimer, plein d'une pâleur de statuaire, de cette concentration de lignes qui le faisaient ressembler davantage à un dessin qu'à une structure humaine en relief. Elle ferma fortement les yeux, et quand elle les rouvrit, l'illusion inventée par elle avait disparu.

La beauté estivale de ses visions l'amusait, tandis qu'elle fumait dans la solitude de sa chambre clair-obscur. Elle but un peu d'air pour murmurer un poème qui l'étranglait. C'était « Le supplice de l'affamé » de César Vallejo. Son être se recouvrait de larmes tandis qu'elle récitait son poète triste aimé. Elle l'adorait. Elle ne savait pas elle-même à quel point sa passion était grande pour cet homme terrible et qui avait tant souffert.

*et je n'ai plus rien,  
c'est horrible<sup>1</sup>*

Les derniers vers restaient collés à ses lèvres, ayant peur de sortir à l'extérieur, dans l'air indifférent du monde. Elle les caressa, émue. Les vers chéris se bousculaient dans son âme et lui imploraient de l'amour, de l'attention, et surtout ! pas de viles contaminations. Elle fit un large sourire, attendrie. Elle voyait un chemin resplendissant et coloré, rempli de livres, de tableaux, de pentagrammes aux formes d'ailes d'oiseaux. Elle sentit que son corps n'était plus qu'un domestique destiné à l'habiller et à lui allumer des cigarettes. Elle toucha ses mains. Mais elles ne l'intéressaient plus, ou seulement à la mesure de leur utilité, en l'occurrence : soutenir la plume. Elle absorba la rigidité de la nuit. Quelle solennité ! Elle se sentit des envies de mettre le feu à la ville, seulement pour le plaisir de réciter Vallejo au milieu d'un feu immense et de dire, entre les maisons ardentes et les hommes asphyxiés, que telle est la fin de ceux qui



se croient éternels, de ceux qui construisent leurs intérêts essentiels autour du vernis à ongles et des plumes de leur chapeau ; crier à tous ceux qui déjà ne pouvaient plus l'entendre que la vie les chassait car ils l'avaient dégénérée, corrompue, et que... Elle s'arrêta au présent souvenir de Néron. Elle rit, furieuse. Les archétypes ! N'aurait-elle pas pris inconsciemment l'attitude de Néron pour se confondre à son mythe, pour se dépersonnaliser et entrer en un autre, perdant de cette manière son but primordial, créer ? Son visage esquissa un geste enfantin de mauvaise humeur. Néron ! Quelle bêtise ! Cependant, quelque chose remuait en elle, quelque chose qui modelait une clef pour ouvrir quelque noir tréfonds tellurique et l'y introduire, prisonnière entre les filets du monstre le plus inconnu et le plus terrible qui ait jamais existé. Elle prit peur.

Puis, un espace vide rempli de visages et d'écrans. Elle se vit transformée par une vapeur céleste qui entassait ses os en une forme surprenante. Elle était couchée et il était très tard. Elle percevait un son aigu et flou qui provenait de la baignoire. La figure humaine recevant avec un air stupide l'eau bienfaisante, l'eau qui lave, l'eau qui nettoie, l'eau qui répare les dommages sans fin commis par la non-eau, l'eau de l'eau. Comme il y aurait besoin d'un nouveau déluge ! Un torrent qui arracherait les éternelles rengaines domestiques ! Et le tournoiement éternel des mots morts ! Et les visages surpris ! Et vous savez qui est mort ? ... Mmmmm ! C'est pas vrai ! Non. Pas possible ! Si, pas plus tard qu'hier... Elle rétrécit son regard en un geste d'oubli regrettable. Oh, posséder une baguette magique qui l'empêche d'entendre ces voix, ces mots ! Dans le rêve de sa nuit, elle respirait avec difficulté l'air au goût de tabac qui l'entourait. Elle put vaincre son malaise en se promettant de penser à un pays lointain, à la lune, au songe des êtres qu'elle aimait, des êtres inexistantes et irréels tout comme elle. Je suis un morceau de fumée solidifiée. Je suis un résidu que quelqu'un a oublié sur l'Olympe. Elle se voyait si universelle à force de ne pas se voir. Un globe de couleur verte la remplit de rêves rosés, mais son corps ne voulait rien savoir de l'intangibilité. Ses paupières tombaient, lentes et embourgeoisées.

Quelque chose la réveilla. Elle sut après-coup qu'elle s'était levée et que quelqu'un (sa mère, sûrement) l'avait caressée au passage en lui disant « bonjour ». Le miroir resplendissait d'yeux fatigués et de cheveux ébouriffés. Elle rit en s'amusant à compter les yeux. Il y en avait deux. C'étaient ses yeux ! Elle toucha son visage qui revenait de là-bas, de la région inconnue pleine de rêves dont elle ne se souvenait plus à présent. Elle essaya d'attirer à elle un signe qui lui permettrait l'accès conscient à ce petit monde nocturne dont elle venait de ressurgir, aussi pâle qu'un habitant imaginaire de la lune, aussi fatiguée qu'une vaillante guérillera ; elle respira fort et sentit son corps se remplir d'une odeur vivifiante, odeur de matin, odeur de café et de soleil. Peu à peu ses yeux s'ouvraient vers l'étrange arc-en-ciel matinal. Ses yeux étaient le vert qui manquait pour compléter le prisme quotidien.

Elle rit à la pensée qu'elle était là pour ça, pour donner le ton nécessaire, pour empêcher l'accumulation de couleurs fausses. Le soleil fut lancé en une fusée formidable qui parcourut la trajectoire du matin à la nuit, le temps pour elle de bâiller. Elle s'étonna, évidemment, de ne pas voir le soleil ni la lumière du jour. Elle s'étonna de se retrouver là, assise devant sa table, devant la lumière artificielle, devant le vase rempli de pinceaux humides. Bien sûr ! Elle était restée là à peindre, à donner forme à ces visages qui déambulaient dans son âme. Ses mains semblaient saigner, magnifiques avec leurs taches rouges. Ses mains étaient fatiguées, très fatiguées. Combien d'heures était-elle restée là à peindre ? Cinq, six. La journée serait bientôt finie. Une journée de plus. Comme un souffle noir, elle sentit une douleur aiguë qui lui pointait au cœur. Elle se sentait angoissée par sa promenade. Elle avait marché, à l'étroit et mal à l'aise dans son costume trop élégant à son goût, regardant les visages et les maisons.

L'angoisse passa son chemin, solitaire et dédaigneuse. Elle se sentit libérée, mais une sensation obscure la décollait du temps, quelque chose d'étrange et de nauséabond, rempli d'une odeur de cercueil et de fleurs putréfiées. Elle entrouvrit les lèvres en se souvenant

que cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas prononcé un seul mot. Elle entendit un claquement, comme une plainte chétive, qui provenait de sa bouche devenue hermétique. Avec beaucoup d'effort et de désespoir, elle dit : « C'est la fin. »

Sensation très très forte et prémonitoire. Quelque chose va venir : une grande douleur ou une joie énorme.

*26 septembre*

Brisée sur le divan, j'assiste inquiète et amusée aux assauts de l'anxiété illogique qui bondit à l'intérieur de moi. La peur de l'avenir me met en garde secrètement : que vais-je devenir ?

Le présent bouffon et bohème n'admet pas d'admonestations verdâtres et malingres. Les désirs déversent leur soif infinie dans mon intériorité acerbe, déconcertée.

J'entre dans une librairie inconnue. Je me dirige vers les rayons colorés, pleine de curiosité et tendue par l'émotion. L'espoir de trouver « quelque chose de nouveau » est brisé par la voix de l'employé qui me demande quels titres je cherche. Je ne sais pas quoi lui dire. Je finis par m'en rappeler un. Il n'y est pas. J'aurais voulu continuer à regarder, mais je sentais sur moi le poids de ce regard commercial, tellement étroit, désapprouvant que quelqu'un « ne sache pas » ce qu'il veut. C'est toujours pareil !

Il faut toujours donner l'apparence d'avoir un but ! Toujours suivre le chemin tracé tout droit !

## DÉSIRS

Je pense à LUI. À tout ce que touchent ses mains façonnées d'émeraudes, et je dis :

Heureux toi, livre, qui sens la chaleur de sa peau. Toi qui ne le désires pas. Livre, monsieur livre, frère livre, heureux toi, heureux vous qui recevez la douceur immarcescible de ses doigts. Heureux toi, papier blanc plein de petits dessins indélébiles. Toi qui ne l'aimes pas.

Toi, qui à seulement montrer ton profil nu, reçois l'étreinte de

ses yeux. Heureuse toi, feuille de papier blanc ! Et vous, monsieur sol ? Que dire de vous, vous qui avez l'honneur d'accueillir ses pas, vous qui les soutenez, vous qui êtes marqué par leur rythme merveilleux ? Heureux vous, monsieur sol, heureux vous, vous qui ne le désirez pas !! Oh escaliers brillants, verres inertes, couverts indifférents, costumes irréfléchis, fauteuils mornes, outils impersonnels, heureux vous, vous qui le voyez, qui le sentez ! et ne le désirez pas !

Je suis exaltée. Rassemblons-nous.

Oh boussoles détraquées, venez à mon âme ! C'est le printemps : les chants des oiseaux, l'arôme du pollen, les coquelicots souriants. C'est le printemps qui attend à mon cachot hivernal et douloureux. Le poêle meurt d'ennui. Sérénité ! Sérénité ! Mon moi s'enfuit au-dehors, vers les places, pour attirer les marins, pour acheter des fleurs de maïs brûlé et marcher en chantant « *je t'endrai*<sup>\*</sup> »<sup>2</sup>. Ma gorge rit à effeuiller le cadavre d'une violette morte. Mon grand front d'intellectuelle déchue regarde le ciel et son livre de grammaire et dit : *Merde*<sup>\*</sup> !

### *Lundi*

Une chaleur fatigante et longitudinale berce mon corps enseveli sous les édretons volumineux. Le sommeil entre mystérieusement dans mon corps et l'emporte doucement. Ici, entre la fatigue et la fumée, entre la Peur et les désirs immortels, je me dis : je dois écrire ou mourir. Je dois remplir des carnets ou mourir.

*8 heures et demi.* Mon corps ne veut pas se lever, mais continuer à dormir. J'entrouvre les yeux en aspirant les objets de la chambre. Je les referme en soupirant. Je perds tant de choses ! Tant de sensations, de choses vécues, d'apprentissages ! Tout pour mourir un peu plus ! Tout pour vivre un peu moins, en elle, ma douloureuse et irréalité !

Et cette voix qui te crie tu vis et je ne te vois pas vivre.

VICENTE HUIDOBRO<sup>3</sup>

Il est quatre heures de l'après-midi. Oh, soleil ! Oh, humbles arbres  
pleins de vert ! Le printemps m'apparaît comme une épopée popu-  
laire qui fait tout ressortir vers un extérieur horrifiant  
parce que moi je n'ai pas demandé de naître en forme de point  
d'interrogation  
parce que moi, femme chrysalide, je n'ai pas eu la force de naître  
cadavre  
parce que moi, enfin, je porte une âme arrosée par dix-neuf prin-  
temps d'angoisse  
voilà pourquoi je me plains en dix-neuf arpèges délirants  
mon front devient fou d'amertume  
ma gorge recoud les petits fils arrachés  
l'un après l'autre  
l'un après l'autre  
parce que j'ai ma robe toute prête avec ma grande coupe dans l'âme  
pour qu'ils la frappent  
parce qu'on me dit que c'est la fièvre du vingtième siècle qui nous  
étrangle  
parce que moi, alejandra-femme-angoissée, je n'ai pas su être coura-  
geuse et naître sans cette vapeur bleue qu'on appelle oxygène  
voilà pourquoi je pleure et j'écris ma petite page journalière et je  
l'embellis avec de petits dessins (rien de bien méritoire, je sais)  
voilà pourquoi je gémis et je ne me dis pas *en avant* !  
voilà pourquoi je crie et je répète ma chanson : douleur ! douleur !  
douleur !  
quelqu'un t'aidera ?  
quelqu'un quelqu'un ?  
méticuleuse, sœur, et tranquille  
respire en chantant un deux  
souris en ouvrant les bras  
blancs sont les nuages  
nous le savons  
nous savons tout